

Serge Collinet

CONQUÉRANTES

Préface de
Coumba Diallo



Editions Passiflore

Le projet

« Le rugby féminin, c'est ni du rugby, ni féminin. » Voilà ce qu'a déclaré le beau-père d'Apolline quand elle lui a annoncé qu'on organisait une réunion pour créer une équipe de rugby.

J'ai l'impression que certaines copines sont d'accord avec cette idée. Pour ma part, je n'ai pas d'avis. J'attends de voir. En revanche, Hind a réagi immédiatement :

– Il ne regarde pas la télé, ton daron ?

– C'est pas mon daron ! s'insurge Apolline.

– Enfin, ton beau-père. Il n'a pas vu l'équipe de France ? poursuit notre copine, énervée.

– Si pourtant, mais ça ne l'a pas empêché de rajouter qu'il n'y a pas de combat, qu'elles n'ont pas de pied et que ce n'est pas un sport de femmes. Tout ça sans lâcher Hanouna du regard, les orteils en éventail sur la table basse et son verre de Ricard à la main.

– Ben voilà, c'est ça ! s'exclame Hind. Nous, les filles, on a le droit de faire de la danse, de la cuisine et des gosses ! Sale con. On va lui envoyer Safi N'Diaye ou Lenaïg Corson pour lui mettre un caramel et Jessy Trémoulière pour lui botter les fesses !

– C’est qui celles-là ? demande Fatoumata.

– Putain, Fatou ! C’est pas vrai. Tu connais pas les joueuses de l’équipe de France ? Je rêve.

Les expressions des autres copines traduisent très majoritairement la même ignorance.

– Eh, les filles, va falloir vous mettre à la page ! On ne peut pas faire un sport si on n’y connaît rien. Vous savez que l’année dernière, l’équipe de France féminine de rugby a réalisé le grand chelem au Tournoi des Six Nations, au moins ?

Quand Hind s’exprime, l’assistance l’écoute, elle possède un vrai charisme et tout, chez elle, dégage de l’énergie. Ses yeux, noir profond, renforcent ce sentiment. Mais son regard intense transperce aussi bien qu’il envoûte. Elle en intimide, voire en effraie certains. Bon, c’est vrai, elle s’emporte vite. C’est le pendant négatif de l’énergie positive dont elle est emplie. Du genre volcanique qui ne se laisse pas faire.

Confiante et déterminée, son apparence physique, mais également sa manière de s’exprimer, sa gestuelle, et sa façon d’interagir avec les autres, font d’elle une leadeuse naturelle. Nous l’admirons. Elle tient tête aux garçons, elle les bat dans presque tous les sports en cours d’éducation physique. En plus, c’est une tronche. La tête et les jambes, comme le souligne le prof de gym qui la kiffe grave. Elle est donc naturellement notre capitaine d’équipe de volley depuis la sixième. Enfin, elle l’était, car cette année elle a un nouveau projet.

– Fini le volley les meufs ! Ça me gave. Vous avez vu ici, il n’y en a que pour la balle ovale ! Et donc, que pour les mecs. Donc, moi, je veux jouer aussi. Et puis, des fois, je passerais

bien sous le filet pour aller causer à une adversaire les yeux dans les yeux. J'en peux plus de ce filet.

– C'est quand même un sport de mecs... ose Léa, déclenchant aussitôt une seconde éruption.

– Ah bon ! Et pourquoi ? Tu peux me le dire ?

Il faut dire que Léa est une sorte de fashion victim, une poupée Barbie. Plus tard, elle veut être « jet-set », c'est ce qu'elle met sur sa fiche en début d'année depuis la sixième. Ça ne veut rien dire, mais c'est son truc. La prof principale a commenté qu'elle a déjà le look et qu'il ne lui reste plus qu'à trouver un sponsor.

– Ben non, ma petite Léa ! Tu peux pas. Parce qu'il n'y a rien qui détermine qu'un sport est réservé aux hommes. Parce que ça, je vais te dire, c'est de la discrimination. Ce n'est pas aux couillus de nous dire ce qu'on a le droit de faire et de ne pas faire avec notre corps. Si j'ai envie de manger des pois chiches malgré leur effet délétère sur mes intestins, je mange des pois chiches !

On a senti que Hind montait dans les tours.

– Elle a raison, soutient Chrystelle. C'est de la discrimination et de la domination aussi. Si on avait attendu que les garçons nous donnent des droits, aujourd'hui, on ne serait peut-être même pas au collège. D'ailleurs, dans certains pays, les filles sont interdites d'école. Par des hommes.

J'aime bien Chrystelle, elle est sympa. Elle bosse beaucoup, « pour s'en sortir ». Elle apprend un mot par jour, et depuis la sixième, elle nous le sort, l'explique, puis l'utilise dans une phrase. Aujourd'hui, elle a oublié.

Elle continue :

– Vous vous rappelez mon exposé de l’année dernière, en histoire, sur l’émancipation féminine? Avec Kathrine Switzer, la première femme qui a couru un marathon en 1967 à Boston. J’avais montré la photo de l’organisateur de la course et de deux ou trois hommes qui voulaient l’empêcher de courir. Son mari essayait de la protéger. Madame Morin m’a mis 20. Ben, ça illustre bien. Si on avait attendu qu’on nous donne un droit ou qu’on nous autorise, on serait à la maison, à cuisiner, pondre des mômes et pouponner. Hind a raison!

– Je n’étais pas là, mince, elle est devenue quoi? demande Anaïs.

– Déjà, elle a fini le marathon. Après, elle a milité pour les droits des femmes, pour nos droits. Et en 2017, à soixante-dix ans, elle était au départ du marathon de New York.

– Respect, murmure une voix anonyme.

– D’ailleurs, j’ai un mot pour vous, poursuit Chrystelle.

Ah, elle n’a pas oublié finalement.

– Le mot c’est résilience, la définition c’est « Capacité d’un individu à supporter psychologiquement les épreuves de la vie. Capacité qui lui permet de rebondir, de prendre un nouveau départ après ». Donc voilà, Kathrine Switzer a été résiliente dans la mesure où elle a persévéré malgré l’opposition à son projet de courir le marathon.

– Bon, ok, coupe Hind. Merci Krikri pour cette séquence histoire et culture gé. Revenons au sujet du jour. Le rugby. Première question : il manque qui?

On avait rendez-vous à 17h45 dans le kiosque à musique du parc Montsouris. Celles qui ont fini les cours à 17h30 sont venues directement, les autres sont arrivées de chez elles.

Nous sommes attentives. Presque toute l'équipe de volley des années précédentes est là. Hind a réussi à persuader Awa, Maëva et Marie de se joindre à nous.

Awa, c'est une déménageuse. Quand on joue au rugby en EPS, avec monsieur Duroc, elle fait peur à tout le monde. Même les garçons s'écartent. Elle est tankée, rapide et agressive. Quand elle se lance, elle est inarrêtable et quand elle plaque, il y a des dégâts. En natation, elle coule, alors qu'en sports collectifs et dans les sports de combat, c'est quelqu'un. Enfin, elle coulait en sixième et cinquième, parce qu'avec l'arrivée de la puberté, elle a chopé la même maladie que la majorité de nos copines musulmanes : allergie au chlore. Donc dispense de natation.

Maëva nous arrive de l'athlétisme. Elle est licenciée au PUC et s'entraîne au stade Charléty, juste à côté du collège. Elle va à cent à l'heure. Ses spécialités sont le sprint et le saut en longueur. L'année dernière, elle a obtenu un podium au Championnat d'Île-de-France, dans les deux disciplines.

Marie, ce n'est pas le même genre. Elle danse ; elle fait du hip-hop. Elle est toute fine, c'est une brindille. Néanmoins, elle est hyper motivée dans tout ce qu'elle entreprend. Elle a un peps d'enfer.

Notre Barbie Léa est venue, on se demande pourquoi. Elle ne le sait sans doute pas elle-même. C'est une suiveuse. Et puis, Hind l'a totalement hypnotisée, elle en fait ce qu'elle veut. Donc elle a suivi. À dire vrai, avec ses ongles longs factices et ses faux cils, le rugby, ça s'annonce mal pour elle. Déjà, au volley, elle ne connaît qu'un geste : la réception. « Parce que les passes, ça peut casser un ongle. » La caricature. Pourtant, elle est devenue notre meilleure réceptionneuse.

Dans le genre vraie sportive, on a Anaïs, une nageuse synchro. Drôle de sport : elle danse dans l'eau. Bon, moi j'ai du mal à ne pas m'y noyer, elle, elle danse avec un maillot à paillettes. Attention, c'est une cliente : elle gagne le cross du collège tous les ans devant les garçons.

Fatoumata est un sacré prototype d'attaquante au volley : des jambes qui lui sortent du cou, une détente de sauteuse en hauteur et une légèreté ! Elle n'attaque pas, elle vole. Elle vole et elle plante. Ses smashes sont supersoniques. Le Paris Volley la voulait absolument. Mais son papa s'y est opposé. « Pas question qu'un homme entraîne ma fille. » Fatou s'en fout. Ce qui lui plaît, c'est d'être avec les copines. Au collège, c'est Pascale qui encadre le volley à l'AS. Elle est sympa.

Céline joue au basket et au volley. Son père joue au basket, sa mère joue au basket, son frère aussi, sa famille est basket. Dans la famille Basket, c'est la fille. Sa grand-mère a joué aussi. À Eyres-Moncube, un petit village. Si on écoute Céline, c'est la terre sainte du basket français. On veut bien la croire même si on n'en a jamais entendu parler. J'ai cherché sur Wikipédia : c'est dans les Landes. Il paraît que la Sainte Trinité, là-bas, c'est parquet, panier et ballon de basket. Amen.

Le mercredi, elle est avec nous au volley car « Il n'y a pas d'interférence », a déclaré la famille. Elle nous fait marrer : « Mon prénom, c'est Céline, comme Dumerc », a-t-elle annoncé avec fierté.

Nous on s'en fout. À part Hind, personne n'a entendu parler de sa Dumerc, même si, apparemment, c'est une cadore de l'équipe de France de basket-ball et joueuse de l'équipe de Basket Landes. D'ailleurs, les Landes, elle en parle tout le temps : les grandes plages de sable, le surf, les courses de

vaches, les fêtes... Certaines d'entre nous y sont déjà allées. Mais quelques filles de l'équipe ne connaissent que Paris et sa banlieue. Awa et Fatou connaissent aussi Bamako où elles se rendent parfois pour retrouver leur famille.

Dans le groupe, c'est le grand écart. Entre Rose qui habite un joli pavillon, rue des Iris, dans la cité florale, Marie qui vit dans un appartement de deux cents mètres carrés avec vue sur le parc Montsouris et nos copines qui habitent à la Brillat ou au 83 AM, il y a un monde. En réalité, c'est plutôt deux planètes différentes. Celle où certaines ont tout, trop, même, et celle où d'autres n'ont pas grand-chose, voire moins que ça. Le père de Marie est artiste peintre, fils de peintre, sa maman est historienne. Chez les parents de Rose, le père est « X », grand spécialiste de la physique quantique, et la mère pond des enfants, sept.

« X », au début, on en a bien ri, en fait ça veut dire polytechnicien. « Comme moi, a rigolé Céline. Technique du shoot, technique du double appui, technique du contre, de la pose d'écran, du passe et va. Je suis une polytechnicienne du basket! »

Il est sacrément perché le papa de Rose. Je me suis renseignée sur la physique quantique du coup, c'est quand quelque chose peut être dans deux états à la fois. Par exemple, j'ai lu un article où un chat était à la fois mort et vivant. C'est exactement le cas du papa de Rose : il te regarde, te parle, alors qu'il est ailleurs. Il est là et pas là en même temps, c'est quantique. La dernière fois que je suis allée chez elle pour un devoir maison, il était très appliqué à colorier Paris. Il avait déployé une immense carte de la capitale sur le sol de leur salle à manger et, à quatre pattes, il coloriait en noir la rue de

Rennes. « Mille cent quatre-vingt-quinze mètres exactement », a-t-il murmuré en me jetant un œil qui ne m'a pas vraiment vu, tout en me disant bonsoir.

Rose m'a expliqué que son père arpente à pied, une à une, les rues de Paris. Il vérifie leur longueur avec sa montre connectée, dans un sens puis dans l'autre, puis colorie en noir la rue une fois la vérification effectuée. Un passe-temps comme un autre selon elle. Il aura bientôt fini et terminera par la rue Blanche. Il pourra alors s'attaquer aux villes de l'autre côté du périphérique.

Quand on s'est retrouvées, le jour de la rentrée, on avait mille choses à se raconter. D'autant plus que l'une d'entre nous l'avait fait. C'est confidentiel donc je ne peux pas en parler, même si toutes les potes le savent. Pour sa part, Rose nous a raconté ses vacances avec ses parents en long, en large et en travers, enfin plutôt en travers.

Parce que, cette année, ils avaient décidé d'aller dans un camp de naturistes. Ça nous a un peu scotchées, parce que ses parents, quand on les croise, ils sont plutôt du genre à aller à la messe tous les dimanches que du style à faire leurs courses en tenue d'Ève et d'Adam. Enfin, quand le papa ne noircit pas les rues de Paris évidemment.

– Ils cachent bien leur jeu, les coquins! a plaisanté Aïcha.

– Ils ne cachent rien plutôt, a rigolé Marie. Avec mes parents, quand on est seuls sur une plage déserte en Grèce, on enlève les tissus. Pourtant, honnêtement, on n'irait pas dans un camp de « culs nus ».

– Ça me rappelle une histoire qu'a racontée mon beau-père, est intervenue Apolline. « Dans un camp de nudistes un mec accoste une belle fille et lui dit, vous me plaisez beaucoup. »

- Et? demande Léa qui tombe dans le piège.
- La fille répond : « Je vois! », MDR... finit Apolline.
- Bon, elle est marrante. En vrai, poursuit Rose, je n'ai pas aimé. Je n'aime pas voir mes parents à poils, je n'aime pas être toute nue non plus. Et puis, les séances de yoga... tout de même. Déjà, dans certaines positions j'avais les nichons sur les yeux. Après, la « salutation au soleil » ça ressemblait plus à un bonjour aux lunes et puis le pire, oui, le pire...
- C'était quoi? interroge Aïcha.
- Ben la séquence de « chien tête en bas », oh la vision d'horreur, le cauchemar, j'ai pris mes jambes à mon cou et ce n'était pas une posture de yoga. L'année prochaine j'irai en colo.

Awa a trois ou quatre mamans. C'est toujours curieux de les voir débarquer au collège en boubous. La cheffe, c'est la plus âgée; elle marche devant, les autres suivent. Le papa n'est jamais dans les parages. Il vit au Mali. On dit qu'elles sont du 83 AM, c'est-à-dire du « 83 avenue de l'Amiral Mouchez », dans la cité où habitait Wesley Fofana, un joueur fameux du XV de France. Fatoumata vient de la place de Rungis, à la Brillat. On la nomme ainsi, en réalité c'est la cité « Brillat-Savarin ». Les immeubles sont en briques rouges, comme la plupart des HLM parisiens qui longent le périph. En réalité, ce sont deux cités peu recommandables. Elles se disputent le marché de la drogue et de tous les petits trafics du secteur. Certains garçons de Georges Braque y font carrière dans le commerce en sortant du bahut, souvent sans le brevet des collèges. Enfin, je dis « carrière », alors que ça ne dure jamais très longtemps parce que ça se termine en prison ou avec une

balle dans le dos. La semaine dernière, Niamé, un ancien élève, a été repêché du fond du canal Saint-Martin, ligoté comme un rôti. Il était en pleine ascension dans le milieu, paraît-il. Une vraie terreur, mais dans ce business, il y a toujours un type plus effrayant que toi. Ceci dit, ici ce n'est pas Chicago non plus, le treizième est encore très loin des quartiers nord de Marseille en ce qui concerne les règlements de compte.

Je reviens au groupe. Si j'ajoute Lili, Hélène et Nina qui est arrivée en skate, légèrement en retard, on est donc seize avec moi. Lili, c'est une rugbygirl. Elle joue en club. Sa famille adore le rugby. C'est comme Céline, mais avec un ballon ovale. Sa mère est anglaise, c'est donc sans doute génétique. Son père entraîne en club aussi et sa maman est dirigeante. Hélène est très réservée et introvertie, pourtant elle excelle en classe où elle collectionne des notes indécentes. Une fois, le prof de maths a élaboré un barème spécial, avec un bonus de deux points, pour un contrôle très difficile : elle a obtenu 22/20. En quatrième, elle a remporté le concours des jeunes écrivains « Je bouquine » réservé aux collégiens. Au volley, c'est moins brillant. Elle est myope comme une taupe et joue donc avec des lunettes spéciales qui ressemblent à des lunettes de natation. Ses parents sont ravis qu'elle ait des amis et sorte de sa chambre pour aller ailleurs qu'à la bibliothèque ou à une expo pour intellos. C'est ce que sa maman a confié à la mienne.

– Eh les filles! Où est Rose? demande Hind.

– Elle a un rendez-vous chez le dentiste pour ses bagues, répond Lili.

Rose a un petit handicap en sport : ses seins. Ils sont énormes. Mais alors vraiment énormes. Vous l'aurez sans doute compris avec sa mésaventure au yoga naturaliste. En sport, ça ballote, ça balance, elle doit même les soutenir pour courir. Ça énerve Hind, qui lui a conseillé plusieurs fois d'acheter une brassière faite exprès pour le sport. Et ça agace aussi celles qui attendent que ça pousse et qui lui en prendraient bien un peu. La nature est injuste. Certains garçons du collège se donnent des coups de coude quand elle passe. D'autres, à la manière du loup de Tex Avery, ont la mâchoire qui se déboîte et les yeux qui sortent de la tête à son passage. Ça la gêne. Trop, c'est trop. Je suis sûre qu'elle serait prête à en donner un peu à l'une de celles qui n'en ont pas assez.

Personnellement, j'aime bien notre petit collège. L'ambiance y est bonne. C'est un collège « rugby ». C'est assez étrange d'ailleurs. Des garçons viennent de loin pour y faire « sport-études ». Il y a même un concours d'entrée chaque année et une vingtaine d'élèves arrivent de partout. D'ailleurs si vous débarquez par hasard à la récréation vous comprendrez vite : il y a plein de matchs de rugby à toucher, avec des ballons ovales en mousse.

Dans l'entrée du bahut, Duroc, le prof qui encadre ce sport, a installé « The Wall of fame ». Il y a un poster de l'équipe qui a remporté le Championnat de France scolaire. La photo est en noir et blanc. Ça commence à dater. Une dizaine d'années je crois. C'était à Sérignan, d'après la légende. Par contre, il y a de belles photos en couleurs des joueurs qui ont été formés au collège : Wesley Fofana, Vincent Rattiez, Jacques Boussuge, Stephen Perez, Félix Le Bourhis. Toutes sont dédiées avec

des mots chaleureux. En juin, un prénommé Charlie a été champion du Monde avec l'équipe de France des moins de vingt ans. Champion du monde, c'est fou, pourtant, il paraît que ce n'est pas le premier.

Il y a également des mots placardés sur les murs : RESPECT, COURAGE, HUMILITÉ, SOLIDARITÉ et une phrase : « AU RUGBY, LA STAR C'EST L'ÉQUIPE ». Voilà, c'est dit. Ah oui, au fait, moi c'est Lola. Il n'y a pas grand-chose à dire sur moi, mais je vais essayer de raconter notre histoire le plus fidèlement possible.

Comme je l'ai déjà souligné, nous sommes présentes surtout parce que Hind nous a conviées. Avec elle, les invitations ressemblent plutôt à des convocations. Et puis, c'est vrai qu'au volley on s'amuse bien, mais on aimerait découvrir autre chose. Honnêtement, il y a aussi ce sentiment de vouloir vraiment exister dans le collège où le rugby est hyper important. Des articles de journaux qui le mettent en lumière sont affichés sur le tableau d'informations dans le hall. « Les mystères de Wes », « Wesley Fofana, le titi du XIII^e arrondissement », « Le prof qui a enseigné le rugby dans la cité », « Mathieu Bastareaud retourne à l'école », « Vincent Rattez, le Braqueboy », et j'en passe. C'est un espace dédié avec une imitation de plaque de rue émaillée : « PLACE DU RUGBY ». On raconte qu'elle a été posée là par les premiers joueurs de l'établissement. Ça ne date pas d'hier.

Ce que je préfère, ce sont les maillots sous verre qui ont été accrochés autour : équipe de France à XV et à VII, ASM, Bordeaux, Bayonne, Montauban, Aurillac, Lyon, La Rochelle, Montpellier, Brive, Albi, etc. Ce sont les clubs où ont évolué des joueurs formés dans notre collège. L'ensemble est très beau à voir. Beau et impressionnant.

Des reportages télé ont aussi été réalisés sur la section sport-études. C'est incroyable. Un tout petit bahut coincé entre les cités pas jojo du XIII^e et les immeubles hyper chics du XIV^e, qui est devenu une fabrique à champions du ballon ovale.

– Alors, qu'en pensez-vous, les filles? On tente l'aventure? On y va? questionne Hind.

Je sens un flottement dans l'assistance.

– Eh bien oui, on y va, répond Awa. Moi je suis déter. Ça me plaît.

– Moi aussi je suis déter, renchérit Aïcha, mais ça va faire du bruit à la maison. Chez nous, tout le monde est foot, mon père, mes frères, comme toute la cité d'ailleurs. Mon grand frère s'appelle Zinedine, le petit dernier Karim, un peu plus et je m'appelais Mbapétte ou Ronaldette...

– Bon, qui est pour? reprend notre leadeuse.

– Faut voter, propose Chrystelle.

– Ok, on vote, approuve Hind. Donc celles qui...

– Euh, non. Attends! intervient Marie. Faut d'abord préciser ce que ça implique. Voter c'est bien beau, et ensuite? On fait quoi? Par exemple, Pascale, la prof de volley, on la laisse tomber comme une vieille chaussette? Et puis, qui nous entraîne? Et on se procure comment les maillots? On s'inscrit à quelle compétition?

Silence.

C'est vrai, elle a raison. On vote et il se passe quoi après? Hind reprend la main :

– Pascale, je la verrai, je lui expliquerai. Et puis, elle a toujours les petites pour faire du volley. Les sixièmes et les cinquièmes, plus quelques quatrièmes. Si c'est notre choix, elle ne s'y opposera pas. Elle n'est pas non plus archi motivée.

L'année dernière, on a effectué quelques déplacements sans elle dans Paris, vous vous en souvenez? Ensuite, si on décide de monter une équipe, j'irai voir Duroc. C'est un passionné, il nous entraînera. Pour les maillots, j'avoue que c'est une bonne question. Je pense qu'on verra ça avec monsieur Paterson, le principal. Il défend à fond le sport. Et pour la compétition, on n'est que le 9 septembre, il n'y a pas le feu pour s'inscrire.

– Y'a des équipes de filles au moins? interroge Maëva la sprinteuse.

– Non, il n'y en a pas! répond immédiatement Hind.

Stupeur.

– Bah, comment qu'on va jouer alors? interroge Léa.

– On ne va pas jouer, ma petite Léa, lui répond Hind. C'est ça l'astuce! On est championnes de Paris sans jouer, puis pareil en Île-de-France et, en finale du Championnat de France, vu qu'il n'y a pas d'adversaires, on est sacrées championnes. T'as pigé le truc : pas besoin de s'entraîner, pas besoin de maillots, pas de frais de déplacement. Voilà!

– Ça alors... murmure Léa stupéfaite.

– Non, elle te charrie, intervient Chrystelle. Bien sûr qu'il y a des équipes de filles.

Anaïs lève la main et enchaîne :

– Bon, moi, je vais être honnête. J'aime le sport, la course à pied, la natation, etc. La nage synchro, c'est exigeant, mais le rugby, ce n'est pas n'importe quel sport. C'est dur, c'est violent, ça cogne, y'a des collisions comme ils disent à la télé. Parfois j'ai l'impression que les consultants commentent un carambolage sur le périph ou que les joueurs sont des autos tamponneuses. J'ai vu le Tournoi des Six Nations l'année dernière où les filles de l'équipe de France ont réalisé le grand chelem dont a parlé

Hind. C'est impressionnant. Alors, oui, j'imagine qu'en scolaire ce n'est sans doute pas pareil. Tout de même, vous avez vu l'état des garçons le lundi? Y'en a qui sont un peu amochés. Ne dites pas que vous ne vous en êtes pas aperçues, il y en a parmi vous qui sont abonnées au rendez-vous de la Colombe les lendemains de matchs... Hein? Même Gabin y est passé : « J'ai le genou dans la boîte à gants... » s'est-il plaint. Il a dû prendre un sacré coup parce que, primo, il n'a pas de voiture, deuxio, je ne vois pas comment on peut mettre un genou dans la boîte à gants d'une caisse. Bon, on l'excuse. Tout de même, parfois, les garçons, ils sont un peu abîmés.

Gabin, allez, j'en parle rapidement. Après, c'est juré, plus jamais. Parce que lui, c'est trop un beau gosse. Les filles du collègue le kiffent grave. Certaines vont aux entraînements de rugby à Carpentier, juste pour le voir. Et quand il enlève son maillot à la fin de l'entraînement, c'est vrai... il a des arguments : pectoraux, abdominaux, épaules. Bon, évidemment, il le sait. Même quand il gèle, on a droit au strip-tease. Et ses yeux! « Bleu acier », a déclaré, rêveuse, Hélène. J'ai regardé sur internet. Je valide, ils sont bleu acier. « Gabin le Beau Gosse. » C'est son surnom, on alterne avec « BG ». Il y a même une prof de français qui en est fan.

– Si j'avais vingt ans de moins, je crois que je serais amoureuse, a-t-elle lancé en classe, cash, devant tout le monde alors que BG passait au tableau.

– C'est trente ans de moins qu'il te faudrait, vieille cougar dégénérée, a murmuré une élève.

– Elle va quand même pas le pécho, s'est insurgée Awa un peu trop fort.

La prof a pris son carnet de correspondance puis lui a rendu à la fin du cours sans conséquence et sans un mot. BG a eu douze alors que ça valait à peine huit. Prime à sa belle gueule. Si elle croit qu'il va devenir président de la République, c'est raté. Il a décrété qu'il serait international de rugby. Il mange rugby, pense rugby, parle rugby, dort rugby. Il est rugby! Il arrive avant les autres à l'entraînement et continue après, pour faire du physique et s'entraîner à buter.

En général, on les aime bien les rugbymans. Ils ont un truc qu'on apprécie. « Ils sont courageux et ils nous respectent », a bien résumé Léa. Si l'un d'eux s'égare, le groupe le recadre illico. « De vrais petits gentlemen » a souligné la prof d'anglais avec un air entendu.

Parce que les bolosses qui nous harcèlent dans la rue, on n'en peut plus : « Eh mademoiselle, z'êtes trop mignonne, m'donnez vot'06, vas-y regarde-moi au moins quand j'te parle, eh tu te prends pour une star ou quoi? Va te faire foutre salope, d'tfaçon t'es cheum, casse-toi sale thon! » Voilà, ça c'est l'enchaînement classique des relous qui pensent qu'on va leur donner notre numéro comme ça.

Ma cousine Agathe vit à Barcelone. Elle suit ses parents qui travaillent partout en Europe. Elle prétend que ce phénomène de harcèlement de rue y est totalement absent. D'après elle, c'est une exception culturelle française. Ça ne lui manque pas, m'a-t-elle écrit, l'époque où elle dissimulait la petite robe du samedi soir sous un jogging trop grand emprunté à son papa, tandis que, baskets aux pieds, elle transportait ses escarpins dans un vieux sac de supermarché.

À Paris, pour de trop nombreux types, si tu es féminine, tu es une pute. Rien que pour ça, elle appréhende de revenir, avec les mecs qui te sifflent, te suivent, et aussi te frôlent, se collent et te touchent aux heures de pointe dans les transports. Enfoirés. Il paraît qu'il faut crier. Bien sûr, je vais me mettre à hurler : « Au secours ! Le monsieur à la cravate avec la mallette se frotte contre mes seins ! » Bien sûr... D'ailleurs, je dis cravate alors qu'il y a des frotteurs de toutes catégories : costards, bleus, survêts, bermudas, jeunes ou vieux et de toutes les couleurs. En survêt, ils se tripotent juste plus facilement en te dévisageant. Les pervers n'ont pas de profil. Ça serait trop facile.

J'en ai parlé à maman, elle n'en a rien à foutre, pire : « J'aimerais bien me faire siffler dans la rue comme avant, parce qu'avant... » m'a-t-elle répondu, perdue dans les souvenirs de sa gloire passée. J'ai immédiatement pensé à cette grosse dinde d'actrice liftée et botoxée qui a osé affirmer « nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle ». Ok, je n'ai pas insisté. Elles doivent être quelques-unes comme ça, à regretter l'époque de leur beauté. Et puis, c'est vrai que maman est d'une autre époque, celle où un chanteur pouvait proclamer « j'ai envie de violer des femmes, de les forcer à m'admirer » sans que cela ne dérange quiconque. C'est tout juste si elle ne croit pas que « #Me too » est un groupe de rock anglais. J'essaie de me convaincre que le monde a changé, sans vraiment y parvenir. En plus, elle va mal depuis que papa est parti, elle dort avec des tranquillisants et travaille avec des excitants. Le docteur lui deale de quoi tenir le coup.

Alors, j'ai un rêve : devenir combattante de MMA ou Karatéka et casser le poignet d'une main baladeuse dans le métro. Crac! le pervers, je lui pète les os. Malheureusement, je fais un mètre soixante et je pèse quarante-huit kilos. Alors je m'esquive... Mais l'odeur de transpiration et de déo me colle à la peau. Parce qu'aux heures de pointe, tu es piégée, engluée dans le magma des Franciliens qui vont au boulot ou en reviennent. Quand je rentre chez moi, je prends une douche et je me frotte avec le gant de crin de maman à m'écorcher vive. Je me sens sale à cause d'un porc.

La semaine dernière, place d'Italie, je me suis fait suivre par deux wesh.

– Eh, t'es mignonne...

J'ai immédiatement pensé : « Ça y est, c'est parti ». Et j'ai flippé parce que les deux forceurs ne me lâchaient plus.

– Eh, t'habites chez tes parents?

À quinze ans c'est bien connu, on a un appartement et on vit solo. La weed, ça leur grignote bien les neurones à ces bouffons. En tout cas, je n'en menais pas large. Heureusement, j'ai entendu une grosse voix derrière moi :

– Et y'a quoi là?! Vous avez craqué ou quoi?

C'était Jordan. Un Braqueboy, c'est-à-dire un rugbyman de notre collègue, qui sortait du Centre Commercial Italie 2. Je dis « un » pourtant on dirait deux mecs dans la peau d'un seul. Il est immense, large et, pour tout dire, depuis qu'il s'est cassé le nez lors d'un match, très impressionnant. À l'origine c'est un judoka, mais Duroc lui a mangé le cerveau et il est passé au rugby. D'ailleurs, le prof de sport le prend toujours en exemple pour les démonstrations de boxe. Lui, il ne se dégonfle pas... il y va franco. Ça finit toujours pareil, notre Jordan un peu

dans le cosmos et la sentence du prof : « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. » Jordan répond immanquablement en souriant : « Je fais finir par être très fort alors. »

– Wesh, tu veux quoi le gros ? Tu te prends pour son garde du corps ?

Il en a attrapé un par le col et lui a fait décoller les pieds du sol.

– J'te prends pour taper sur l'autre ou c'est fini ?

L'autre en question avait déjà décampé. Le petit bolosse n'a pas insisté.

– Wallah ! Repose-moi frère ! C'est bon.

– Allez, casse-toi, lui a conseillé Jordan en le relâchant.

Le mec a filé en gueulant :

– Je vais revenir avec mes frères !

Jojo s'est marré. Il m'a escortée jusqu'en bas de chez moi. Un vrai bodyguard. Il est gentil Jojo. Bon, il ne faut pas le titiller, d'après ce que j'entends à la Colombe — la structure en béton peinte en blanc au milieu de la cour qui est le lieu de rendez-vous des rugbymans du collège. Et surtout, il ne faut pas le traiter de gros, parce que, là, il y a du grabuge. C'est un mélange de Teddy Riner et d'Obélix.

Mais je reviens à la réunion. Chrystelle sort un calepin et un stylo.

– Il faut écrire le plan d'action, les filles. Je m'en charge. On a décidé en un, de prévenir Pascale ; en deux, d'aller voir monsieur Duroc ; en trois Paterson.

– En quatre, on essaie de trouver un sponsor pour le maillot ? demande timidement Hélène. J'ai peut-être une idée.

– Ok, je note en quatre : trouver un sponsor. Autre chose ? reprend Chrystelle.

– Ben oui, les ballons, le terrain, le budget transport, les licences, l’inscription, c’est immense : sacré chantier, murmure Nina.

Une petite parenthèse sur Nina s’impose. Parce qu’elle aussi c’est une méga tronche, genre Hélène. De toute façon au collège les cerveaux sont féminins. En vrai, c’est bête de préférer cela, car, premièrement, je ne sais pas si un cerveau peut se voir attribuer un genre, et deuxièmement, Nina, là aussi, fait figure de cas particulier.

En classe de quatrième, le prof de sport, un relou habitué des remarques déplacées, nous a rassemblés après l’échauffement du cours de basket. Et là, il s’est illustré fièrement :

– Les garçons à droite, les filles à gauche et ceux qui ne savent pas, au milieu.

En disant cela, il a effectué un geste de l’avant-bras et du poignet pour caricaturer un gay. L’individu semblait satisfait de lui-même et deux rires d’imbéciles, savourant ce qui se voulait être de l’humour, le soutenaient dans sa sottise. La classe s’est divisée en deux. Et là, notre Nina, elle stationnait au milieu. Le prof a abandonné sa pose :

– Eh bien Nina, qu’est-ce que tu complotes ? s’est-il esclaffé. Tu ignores si tu es une fille ou un garçon ?

C’est tout juste s’il ne se tapait pas sur le ventre.

– Ben, non, en tout cas, je ne suis pas sûre. Alors je fais quoi, monsieur ? Je ne joue pas ?

Là, plus personne n’a ri. Parce que, effectivement, ce n’était pas amusant. Et même, c’était navrant de voir un enseignant propager des clichés homophobes.

Pris à son propre piège, il s'est retrouvé embourbé dans l'impasse de sa bêtise crasse. Un garçon a essayé de débloquent la situation :

– Allez! Viens avec nous, Nina!

– Ben non, maintenant c'est impossible. « Ils » sont à droite, « elles » sont à gauche et les autres, on devient quoi?

Elle a regardé le prof droit dans les yeux, elle ne s'est pas échappée. Lui s'est liquéfié. Dans le regard de Nina, on pouvait lire « La prochaine fois, tu éviteras les blagues de gros beauf qui blessent les gens qui ne cadrent pas avec tes standards ».

– Je vais arbitrer, a-t-elle décrété.

Malaise dans la classe. Un truc épais et lourd. Et puis Nina, ce n'est pas qu'une tronche, c'est un mental. Elle n'a pas abdiqué, elle a arbitré. Le prof n'a plus balancé de blagues de ce type pendant un moment.

Alors vous imaginez, si elle estime que c'est un sacré chantier, il y a de quoi être inquiètes. Mais Hind ne laisse pas le doute se propager dans le groupe, elle réagit immédiatement :

– Quoi? Nina, et c'est bon pour vous toutes, je ne le répéterai pas deux fois. Écoutez bien. On se lance dans une aventure qu'on va réussir. Ça ne sera pas facile. Il y aura des obstacles, sans doute des obstructions aussi. Je veux des filles positives. Celles qui n'y croient pas, les condamnées d'avance, les soumises par tradition, on n'en veut pas. Pas besoin. Il nous faut des gagnantes, des optimistes, des enthousiastes. Celles qui ne le sentent pas, restez chez vous. On fera sans vous. Par contre, si vous décidez d'embarquer sur le bateau rugby, il va vous falloir ramer, souquer ferme, colmater les brèches, écoper. Une fois à bord, personne ne pourra plus quitter le

navire. Si y'en a une qui ne le sent pas, elle le dit, elle s'en va, on ne lui en voudra pas, on restera même bonnes amies. Mais c'est maintenant, après on ne recule plus. Alors ?

Hind scrute le groupe et sonde chaque âme de son regard franc et profond. Le silence vient confirmer l'adhésion de toutes.

– Bon c'est super! Chrystelle a raison, je ne vais pas non plus tout porter, poursuit Hind. J'irai voir le prof de rugby. Qui est volontaire pour prendre un dossier en main ?

– Je me charge de la charte des valeurs, propose Lili.

Silence. De quoi parle-t-elle ?

– Tu peux développer steup ? demande Anaïs.

Lili fouille son sac et en sort un bouquin noir.

– Je l'ai piqué à mon père, *Les secrets des All Blacks* de James Kerr! On y découvre ce qui les a rendus quasiment invincibles.

Elle exhibe avec fierté le petit livre devant les yeux des copines.

– Vous connaissez les Blacks bien sûr ?

– Ben oui, y'a que des blacks dans ma cité, rigole Fatou. Hein Awa, c'est vrai ?

Les deux éclatent de rire.

– Bah, sérieux, meufs! Les All Blacks c'est les meilleurs joueurs du monde. Les joueurs de Nouvelle-Zélande. On les appelle comme ça parce que leur maillot est tout noir, avec une fougère argentée dessus. Des fois, on les appelle Kiwis parce que chez eux il y a un oiseau rare qui porte ce nom. Je ne dis pas ça pour dire comme Hind, néanmoins il va falloir vous faire une petite culture ovale tout de même. Vous n'allez jamais dans l'espace rugby du CDI ?

– Y'a que des keums... répond Fatou. Ils vont penser quoi? T'es folle? Je ne vais pas aller me mélanger, prendre

un bouquin, m'asseoir au milieu des rugbymans. Tu ne veux pas que je leur claque la bise non plus ?

– Ben, il y en a un ou deux tout de même, intervient Léa, songeuse.

– Encore une mission à accomplir, coupe Hind.

– De faire la bise à BG ? plaisante Aïcha.

– Si tu veux frangine, en tout cas, l'espace Rugby du CDI, c'est un territoire à conquérir aussi.

– J'comprends pas, intervient Rose, on ne joue pas à Risk.

– Je laisse Lili finir et après j'explique. Quelqu'un a un Doliprane ? J'ai un petit mal de tête qui revient.

– Non, finis Hind ! répond Lili.

– Ok, le rugby, c'est un territoire de mecs. On va le conquérir. Le droit qu'ils ont d'installer les tables à la cantine pour manger ensemble, on va le conquérir. Les emplois du temps aménagés, pareil. Le respect de tous les gens du collège qu'ils ont gagné, on le gagnera aussi. Je vous ai dit que je veux des enthousiastes, des positives, des battantes. Il va falloir être conquérantes. Personne ne nous donnera rien, ça va résister même, j'en suis sûre. On part pour une bataille. Quand j'ai parlé d'un bateau y'a deux minutes, ce n'est pas à un pédalo que je pensais, c'est à un drakkar.

– Avec des guerrières à bord, bouclier au poing, reprend Maëva notre sprinteuse, hyper motivée d'un seul coup. Ça me plaît de ouf ce trip !

– Ça m'effraie, soupire Léa, carrément inquiète.

– Ben c'est bon signe. C'est que tu comprends les enjeux, lui répond Nina.

– Bon, j'explique pour les valeurs ? reprend Lili avec détermination. Le livre des All Blacks, il explique un truc hyper

important. Peut-être le plus important. C'est que si on ne partage pas les mêmes valeurs, on ne peut pas gagner. Parce qu'on ne peut pas avoir l'esprit d'équipe. Une équipe de rugby ce ne sont pas des joueurs, dans notre cas des joueuses, qui courent après un ballon et plaquent des adversaires, ce sont des personnes qui sont animées et soudées par un ensemble de valeurs qui leur donnent l'énergie et la force pour gagner ensemble. Je peux vous prêter le livre mais je vous résume l'histoire : en 2007 les Blacks perdent en quart de finale de la Coupe du Monde contre les Français.

– Ouais! super! crie Léa en sautant...

– Bon, merci Léa, je vois que tu suis. C'est un drame national en Nouvelle-Zélande parce que là-bas, le rugby est une véritable religion. Un nouveau staff est nommé. Et là, je vous la fais courte : l'entraîneur, Graham Henry, se rend compte avec ses adjoints que les joueurs ont perdu leur âme. Ils n'ont plus l'esprit d'équipe des anciens qui gagnaient tout. Et s'ils ont perdu cet esprit d'équipe, c'est parce qu'ils ont perdu leurs valeurs. Plus de force, plus d'énergie. Sans repères, ils sont à la dérive un peu comme des marins sans boussole. Donc le staff réunit les gars et leur demande : « C'est quoi être un All Black? Ça veut dire quoi, porter le maillot à la fougère? Quelles sont les valeurs qui nous unissent? Pourquoi êtes-vous prêts à vous battre? » Et donc les Blacks travaillent là-dessus, définissent leurs valeurs, les respectent, repartent au combat et gagnent la Coupe du monde 2011. C'est ça qui est expliqué dans *Les secrets des All Blacks*.

Elle exhibe le bouquin comme un grimoire.

– Ben ce sont lesquelles qui font gagner? demande Apolline. Tu nous as mis l'eau à la bouche Lili. On veut savoir.

– Y'en a pas, rétorque Lili.

Toute la bande est interloquée. Elle joue à quoi Lili ? Elle explique que les valeurs sont la clé de la réussite puis elle ajoute qu'elles n'existent pas. Les potes sont aussi scotchées que moi. Mais elle reprend la parole :

– Les valeurs, ce sont celles que vous, les filles, vous allez décider de défendre ou auxquelles vous avez envie d'être fidèles. Ce ne sont pas celles des Blacks. Parce que nous ne sommes pas eux, ils ne sont pas nous. T'as capté ?

– Ok Lili, interrompt Hind en se massant les tempes. C'est très instructif. On va bosser là-dessus aussi. Ça paraît hyper important. Tu peux gérer ça ? Personne n'a de l'aspirine ? Marre de ce mal de crâne...

– D'accord, alors je propose que celles qui sont inspirées écrivent trois valeurs sur un papier et me les ramènent, je ferai une synthèse. Ça vous va ?

Cela n'entraîne aucun commentaire. Personne n'a regardé son portable pendant la réunion. C'est bon signe, très bon signe.

– Si personne n'a rien à ajouter, on ferait mieux d'y aller, tranche Hind. Y'a évaluations de maths et de français demain, je vous rappelle. Tu me prêtes le livre s'il te plaît Lili ?

– Oui, par contre, tu fais gaffe. Mon daron y tient.

Toute la bande commence à bouger. Cependant notre meneuse intervient :

– Ah oui, j'allais oublier. Demain un commando va au CDI à 15h30 à la fin des cours pour bouquiner dans l'espace rugby : Awa, Fatou, Lola, Rose et Marie, c'est bon pour vous ? Moi j'irai voir le prof, il y a une réunion en salle vidéo à 16h30 ; c'était affiché place du rugby.

Les quatre copines acquiescent, l'opération conquête a démarré.

LE RUGBY CHEZ PASSIFLORE

- *Les acteurs du rugby landais (2^e édition)*
Francis Poustis, 2015
- *Parents de rugbyman heureux*
Jean-Michel Cormary et Jean-Michel Lafon, 2017
- *Parents de rugbyman heureux : les Cadets*
Jean-Michel Cormary et Jean-Michel Lafon, 2018
- *Gueules d'Ovalie, Nations de rugby*
Jean-Michel Cormary et Jean-Michel Lafon, 2019
- *Comprendre le rugby*
Michel Cazorla, Jean-Michel Cormary et Patrick Pralong, 2020
- *Rugby au cœur, les Braqueboys*
Serge Collinet, 2020
- *Villes d'Ovalie : Hommages, chambrages*
Jean-Michel Cormary et Jean-Michel Lafon, 2022
- *Mémoires du rugby à l'ancienne*
Serge Collinet, 2022
- *Côté ouvert, 2016-2023 : chroniques d'un sacre reporté*
Richard Escot, 2023
- *Parents de rugbyman heureux : l'intégrale*
Jean-Michel Cormary et Jean-Michel Lafon, 2023

Serge Collinet

Conquérantes

« Ok, le rugby, c'est un territoire de mecs. On va le conquérir. Le droit qu'ils ont d'installer les tables à la cantine pour manger ensemble, on va le conquérir. Les emplois du temps aménagés, pareil. Le respect de tous les gens du collège qu'ils ont gagné, on le gagnera aussi. Je vous ai dit que je veux des enthousiastes, des positives, des battantes. Des conquérantes! »

Lola nous raconte de l'intérieur l'aventure d'un groupe d'adolescentes qui décident de jouer au rugby, comme les garçons de leur collège. Elles vont devoir vaincre des résistances et combattre bien des préjugés pour créer leur équipe et la faire vivre. Au-delà de la conquête d'un territoire historiquement masculin, elles vont nourrir ensemble un rêve qui va les souder pour toujours.

Dans la lignée de *Rugby au cœur*, *les Braqueboys* et *Mémoires du rugby à l'ancienne* (Éditions Passiflore 2020 et 2022), Serge Collinet nous livre un roman qui aborde des thèmes sensibles comme la place des femmes dans le sport, la solidarité féminine, le harcèlement scolaire et le handicap.

19 €

